

## 82 MERCURE DE FRANCE.

ce qu'ils ont désiré ; & comme très-peu d'hommes savent être contents du présent , cette inquiétude ou cette ambition redouble les efforts de l'industrie , augmente sans cesse les genres d'occupation pour les pauvres , le bonheur & les forces de la société.

D'après ce que nous venons de dire , il paroît donc que le luxe doit être défini dans la plus grande précision dont il soit susceptible , l'usage que font les hommes de la faculté d'exister agréablement par le travail d'autrui.

Il s'ensuit encore , 1°. que l'idée du luxe n'est que le rapport d'une comparaison.

2°. Que cette comparaison sera établie par tout où il y aura des hommes réunis en société.

3°. Que si le luxe étoit restreint dans une société , ou s'il venoit à diminuer , elle ne posséderoit que le nombre d'ouvriers nécessaires au travail , soit des terres , soit des commodités permises ou en usage.

4°. Que l'émulation se réveille entre les citoyens en raison des progrès du luxe.

Si cette définition du luxe rapproche un peu ses censeurs de l'humanité , elle les tient également éloignés de la raison.

Leur principe seroit toujours incompa-

rible avec les passions humaines , avec l'émulation , l'ame & le lien des sociétés. Il est vrai que cette émulation a elle-même pour objet l'égalité d'opinion : mais les divers degrés d'inégalité réelle & les différences dans l'industrie sont un obstacle éternel au succès de cette prétention. Aussi le Législateur qui n'en a rien à craindre pour l'ordre public , ne peut-il rien faire de plus sage que de présenter à tous les citoyens généralement cette amorce trompeuse , qui fuyant toujours devant eux , ne fait qu'irriter leurs desirs.

C'est dans la multitude de ceux qu'agite cette illusion , que consiste la force & la prospérité d'un état ; & c'est dès lors dans les moyens qui peuvent la répandre , qu'il faut chercher les principes utiles d'un luxe intarissable.

Le projet de Henri IV , si bien remarqué par M. Melon , d'introduire l'abondance dans les campagnes , n'étoit pas seulement l'expression du cœur du meilleur des Rois ; ce trait appartient à la plus profonde politique , & me paroît renfermer une grande instruction.

Le luxe du laboureur est inséparable du luxe des grands , & de tous ceux à qui l'ordre public accorde un rang distingué des autres , puisque c'est à eux que les terres

#### 84 MERCURE DE FRANCE.

appartiennent en général. Ce n'est pas la modicité des tributs qui peut donner à ces terres une plus grande valeur à leurs propriétaires, & aux cultivateurs une plus grande aisance ; c'est le commerce étranger & la sûreté de l'industrie.

Les Négocians, comme je l'ai déjà dit ailleurs, sont les économistes d'une Nation ; c'est par leurs mains bienfaisantes que se fait la répartition des richesses entre toutes les classes du peuple occupé ou propriétaire des denrées. A mesure que cette répartition se réitère, le laboureur, l'artisan connoissent un plus grand nombre de commodités agréables, dont l'usage multiplie les mêmes facultés chez une infinité d'autres hommes. L'inégalité qui reste entr'eux dans chaque classe ne les décourage point, parce que le principe en est connu & à la portée de tous, c'est l'industrie.

L'inégalité qu'éprouvent entr'elles les classes du peuple, c'est-à-dire les divers genres d'occupation, n'en fait abandonner aucune, parce que l'équilibre subsiste. Car il faut remarquer qu'il est entre les hommes une équité secrète ou de routine, qui leur fait apprécier assez-raisonnablement leurs salaires respectifs : un art moins ingénieux qu'un autre ne lui envie pas sa

récompense , mais la proportion dans laquelle il doit recevoir la sienne. Le Négociant n'a pas dû répandre tant de bienfaits, sans s'obliger lui-même. Sa fortune, quelque immense qu'elle puisse être, ne porte aucun ombrage à des milliers de familles dont elle assure la subsistance : le propriétaire des terres, créancier de tous, voit d'un œil content accroître ses sûretés & son abondance, avec les travaux de ses débiteurs. Mais deux choses distinguent particulièrement l'influence du commerce sur le luxe d'une Nation : il devient toujours plus général ; il invite plutôt les particuliers à dépenser par l'accroissement de leurs facultés, qu'il ne les y force par l'autorité de l'exemple.

Les progrès du luxe établi sur ce principe solide, sont lents, mais continuels ; ils étendent successivement les desirs des riches. Enfin les denrées communes ou produites sous leurs yeux, ne piquent plus leur goût ; les productions rares & étrangères s'introduisent. Mais le Législateur qui, d'un seul mot ouvre & ferme ses ports comme il lui plaît, est à tous momens en état de réprimer cet excès. C'est le seul qui puisse résister au luxe : encore la consommation des choses rares n'en est-elle point un, si elle est l'occasion d'u-

ne plus grande exportation des denrées nationales. Tel sera même son effet le plus ordinaire dans une nation polie & ingénieuse, dont les autres voudront imiter les usages, parce qu'ils seront plus agréables.

Quelques citoyens faussement enorgueillis de cette préférence, pourront faire consister dans cet objet le principal mérite de leur Nation : ils borneront leurs soins à l'étudier, à se parer chaque jour par de nouvelles inventions de luxe aux yeux de leurs concitoyens ; ils s'en croiront plus recommandables, & mettront leur félicité à mériter des suffrages frivoles. Il faut l'avouer, ces hommes seront perdus pour les affaires sérieuses ; mais ils auront été utiles aux pauvres sans l'avoir scû. Chaque peuple éprouve que le partage de la raison est toujours inégal parmi ses membres, peut-être plus encore que celui des richesses ; les foux amusans valent bien ceux qui sont tristes. Il suffit à l'ordre public qu'ils ne le troublent point, & qu'on ne les souffre jamais prétendre à autre chose qu'à amuser ; même sans aucun égard à ces bons intervalles, pendant lesquels la folie se cache quelquefois.

D'autres particuliers peu modestes dans la prospérité, n'auront pas la sagesse d'en

régler l'usage sur la mesure véritable : ils se ruineront. Leur désordre est insensible dans l'état , puisque les richesses n'ont fait que changer de main , & même se répartir plus également. Il reste une ressource à ces infortunés , c'est le travail ; car il sera honorable par tout où le luxe sera fondé sur le commerce.

Ces légers inconvéniens de détail ne forment aucun nuage sur l'éclat des avantages que le luxe entraîne à sa suite. Il humanise les hommes , polit leurs manières , adoucit leurs humeurs , aiguise leur imagination , perfectionne leurs connoissances. *On ne doit pas s'attendre , dit un ingénieux Ecrivain Anglois \* , à voir une pièce de drap fabriquée dans un haut point de perfection , chez un peuple où l'Astronomie est ignorée , où la morale est négligée. L'esprit du siècle se répand sur tous les Arts ; & lorsqu'une fois le génie des hommes s'est arraché au sommeil léthargique qui l'engourdissoit , lorsqu'il fermenté , pour ainsi dire , on le voit de lui-même se tourner de tous côtés , envisager tous les Arts , toutes les Sciences , & les perfectionner.*

C'est le luxe seul ou l'abondance qui donne au génie cette activité si prodigieuse.

\* M. Hume.

## DES MERCURE DE FRANCE

dans ses effets. Si l'abondance est générale, une chaleur égale & vivifiante se répandra dans toutes les parties du corps politique ; & l'abondance sera générale si le commerce étranger en est la source.

De quelque manière que le luxe se soit introduit dans un état, son passage sera toujours marqué par les effets que nous venons de dépeindre, parce qu'ils en sont inséparables. Mais si le principe n'en est pas fondé sur le commerce, les effets utiles n'en seront ressentis que par une petite partie du peuple ; cependant de grands maux pourront naître avec lui : & comme la multitude est plus capable de sentir que de raisonner, elle répandra sur le luxe l'amertume de ses plaintes.

Tout luxe dont le principe seroit étranger au commerce, ne jouiroit que d'une durée passagère, mais rapide ; il seroit restreint à un petit nombre de villes, ou peut-être à une seule. L'ordre naturel de la circulation seroit renversé ; l'équilibre entre les classes du peuple détruit ; les moins heureuses seroient abandonnées ; & cette infortune tomberoit vraisemblablement sur les plus nécessaires à la force de la société, tandis que les occupations inutiles se multiplieroient à l'excès. Au centre du luxe on verroit l'inégalité d'opinion pres-

que confondue avec l'inégalité réelle. Alors l'honneur attaché aux divers degrés de cette inégalité réelle, sembleroit moins occuper les hommes que la nécessité d'acquérir des richesses ou d'en montrer ; les récompenses augmenteroient, & l'honneur perdrait d'autant. Un petit nombre d'hommes introduiroit des usages très-dispendieux, que tous les autres imiteroient par orgueil sans avoir les mêmes ressources pour les soutenir. Les besoins croissant chez les imitateurs du luxe, sans que leurs facultés puissent augmenter, le mariage deviendroit une charge effrayante.

L'ambition & la vanité, dignes liens d'un nœud mal assorti, tiendroient lieu chez les époux de tendresse & de confiance. L'éducation des enfans seroit fastueuse & mauvaise : leur fortune & leur maintien ne seroient qu'un soin fâcheux & importun pour des parens sans cesse occupés d'eux-mêmes. Il s'en trouveroit peut-être d'assez barbares pour imposer silence à la nature, & disposer de leurs biens en faveur d'un plus gros revenu, comme s'ils n'avoient point d'engagemens avec elle. Le ridicule seroit attaché à la pauvreté, & la rendroit plus affligeante que la honte. La débauche marcheroit le front levé, & multiplieroit chaque jour les causes de la



dépopulation. En peu de tems celle-ci deviendroit sensible, si pour comble de malheur les préjugés nationaux & ceux d'une éducation frivole privoient inhumainement une partie considérable des citoyens de la ressource du travail.

J'avoue que les défenseurs du luxe méparoîtroient soutenir un paradoxe étrange, s'ils prétendoient que de pareils excès ne sont point capables d'altérer la force du corps politique. Mais je pense avec eux qu'il ne faudroit point reprocher au luxe les influences du principe qui l'auroit mis en mouvement. Car le plus grand de tous les abus seroit que les riches ne dépensassent point; tout seroit pauvre autour d'eux, l'état seroit presque sans chaleur & sans vie.

Le désordre est moins prompt & moins funeste dans ses suites, lorsque le principe du luxe est mixte, c'est-à-dire lorsqu'une partie du luxe est introduite par le commerce étranger. Mais ce partage de deux principes opposés ne subsiste pas naturellement; il ne peut même se soutenir dans une longue égalité. Il faut que l'un des deux prenne nécessairement le dessus: le commerce n'aura point l'avantage, s'il ne reçoit un secours de préférence; parce que ses progrès ont moins d'influence sur le

luxé général par la rapidité que par la succession du mouvement qu'ils lui communiquent.

---

Le mot de l'Enigme du Mercure d'Avril est la lettre *H*. Celui du premier Logogryphe est *Proserpine*, dans lequel on trouve *Saint Pierre*, *ire*, *épine*, *serpe*, *pin*, *Pise*, *Nero*, *pipe*, *rose*, *Io*, *re* & *si*, *pie*, *Inès*, *Perse*, *serin*, *or*, *vis*, *ne*, *Piron* & *Pope*, *épi*. Celui du second est *Fieure*, où l'on trouve *is*, *si*, *ver*, *Eve*, *iure*, *Vire*, *vic*, *rive*, *seve*, *ser*, *fier*, *Ver*, *rêve*, *vis*.



## E N I G M E.

**L**orsque l'Amour, en dépit de sa mere ;  
 Métamorphosa Peristere,  
 On auroit beau pallier son motif,  
 Ce petit Dieu, sans doute, étoit vindicatif.  
 Heureusement pour moi, ce fut dans mon espièce  
 Qu'il transforma l'objet de son aversion ;  
 Car par justice & par tendresse,  
 Venus me prit sous sa protection.  
 Admise en son cortège, attachée à sa suite,  
 Et consacrée à sa divinité,  
 Je vis chez les humains éclater mon mérite.

## 32 MERCURE DE FRANCE.

Et dans divers états mon nom si respecté ,

Qu'on me dressa des autels en Syrie.

Mais indignée enfin du culte des Payens ,

Abandonnant les Syriens.

A leur idolatrie ,

Je me sauvai soudain

Vers les bords du Jourdain ;

Où l'Eternel , adoptant ma figure ,

Me combla d'un honneur parfait.

M'ignorez-vous encor après ce dernier trait ?

Il faut vous satisfaire ; allons je vais conclure.

On me trouve par tout , en plein jour dans les  
champs ,

Et la nuit dans les bâtimens.

---

## LOGOGRYPHE.

**S**'Il me faut vingt ou trente vers

Pour fabriquer un Logogryphe ,

J'en compose un cent de travers ;

Cent fois je rature & je biffe.

J'ai beau piquer , Pégase est lourd ;

Je crie en vain ; Phébus est sourd.

Si je rencontre un mot , je le trouve stérile ;

En attrapai-je un autre ? il est trop difficile.

Quel diantre d'embarras ! Où puis-je avoir re-  
cours ?

Si ce n'est aux neuf Sœurs , dont j'attends du se-  
cours.

On m'inspire ! . . . & je sens qu'Erato moins rebelle ,

M'en donne un de neuf pieds , qui fait mention  
d'elle ;

Et qui met sous vos yeux un précieux métal ;

Une souris de Moscovic ;

Et ce qui termine la vie.

Un gros corps de guerriers ; la Déesse du mal ;

Une Peninsule de Grece ;

Un vrai modele de tendresse.

Cette ville autrefois

Maîtresse de la terre ,

Qui rangea sous ses loix

Presque tout l'hémisphere.

Un instrument de Menuisier.

Le grand amas des eaux , une pierre , un nom  
d'homme ,

Un soupir à la Suisse , un tribunal à Rome ,

Un vent du nord , un terme de Drapier ,

Un corpuscule indivisible ,

D'une figure imperceptible.

La matiere des pleurs des sœurs de Phaëton ;

Dans les combats ce qu'on redoute.

Quelques Lecteurs diront , sans doute ,

D'où viennent tous ces mots ? & d'où les tire-t-on ?

D'un instrument de mécanique

Assez connu dans la Physique.

*A S. N. les-Sentis.*

## A U T R E.

**O**N me voit dans les camps, on me voit dans  
les villes,

Remuant, agissant à pas lents & tranquilles;  
Par tout on me respecte, & par tout on me craint;  
Je vas, je viens, je change & ma course & mon  
train;

Je repose souvent; mais quand on dort je veille;  
Et prête au moindre bruit une attentive oreille.

Veux-tu me combiner? dans mes renversemens,  
Je t'offre, cher Lecteur, deux des quatre élé-  
mens.

Des plantes, des monnoies, des outils, des ma-  
chines;

Ce métal qui fait tout, qui naît en plusieurs mi-  
nes;

Des insectes, des fruits beaux & délicieux,  
Doux, amers, & piquans, plus ou moins précieux;

Des animaux privés, sauvages, domestiques;

Des instrumens nouveaux, si tu le veux antiques;

Qu'importe? on les a faits pour enchanter nos  
sens,

Et pour les animer par de tendres accens.

Je te présente encore un poisson à coquille;

Peu connu parmi nous, à trouver difficile;

Plusieurs noms d'Ecrivains, celui d'un bon Au-  
teur,

Ami de ses liens, & jamais leur flateur ;  
 La Bruyere, Boileau, lui rendirent justice ;  
 L'honneur fut sa vertu, la pauvreté son vice.  
 Un Poëte fameux se trouve dans mon sein :  
 Il a (disoit Varon) l'agréable & le fin.  
 Horace lui reproche un comique assez fade,  
 Des vers mal cadencés, un enjournement maussade.  
 Je te promets bien mieux, un Poëte étonnant :  
 Il vit, déjà son nom vole au-delà du tems.  
 Combines-moi toujours, je te montre des villes,  
 Des drogues, des oiseaux, des monts, des champs  
     fertiles,  
 Un os du corps humain qui s'emboîte au fémur ;  
 S'attache au tibia, rend le marché plus sûr.  
 J'occupe tes regards d'un ornement d'Eglise,  
 Qui dépeint d'un Seigneur les armes, la devise ;  
 Les suppôts, les émaux, marques de vanité,  
 De faste, de grandeur, & de mortalité.

*Par M. L. B. de B. B. D. A. D. R. E.  
 C. A. G. S.*





## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

**E**LOGE du Roi, prononcé dans une Séance publique de l'Académie Royale d'Angers. Par M. le Corvaisier, Secrétaire perpétuel de cette Académie, Associé de celle de la Rochelle, & de la Société Littéraire d'Orléans. *A Paris*, chez Augustin-Martin Lottin, Libraire & Imprimeur, rue Saint Jacques, vis-à-vis Saint Yves. 1754, in-8°. pp. 72, très-belle édition.

Célébrer, dit M. le Corvaisier, les actions d'un Monarque, c'est fixer sur lui l'attention de tous les hommes qui vivent sous des loix; mettre le tableau de ses vertus sous les yeux de ses sujets, leur rappeler ce qu'il est par lui-même, ce qu'il fait pour leur bonheur, c'est resserrer de plus en plus les liens sacrés qui les attachent à lui, c'est exciter en eux la plus vive sensibilité.

Mais des plumes mercenaires ont essayé quelquefois d'illustrer jusqu'aux défauts des Souverains; on est en garde contre les éloges qu'on leur donne; on est souvent révolté d'avance contre ceux même qui sont les plus légitimes, parce qu'on craint d'être séduit: prévention fâcheuse & trop générale.

générale, qui ne peut cependant retarder l'impression que doivent faire les louanges données aux grands Rois. Si la crainte, quelquefois l'intérêt, toujours la bassesse de l'ame ont érigé des monumens à l'honneur de ces hommes qu'on auroit punis s'ils eussent été sujets, mais qu'on redoutoit parce qu'ils étoient maîtres, les peuples ne s'y sont jamais trompés, & la postérité ne conserve ces monumens que comme de coupables essais d'une ingénieuse imposture.

François, que l'amour pour vos Rois distingue entre les autres nations, vous me reprochez déjà mes réflexions; vous me demandez avec empressement que je présente à vos yeux l'image des vertus de votre auguste Monarque; vous en connoissez tout le prix, & vous les admirez; vos cœurs m'ont déjà tracé la route, ils se sont réunis pour donner à Louis le plus beau de tous les noms, celui de *Bien-aimé*; ils me serviront de guide, & seront mes garants. Si je les prends pour juges, lorsque je rends hommage au Monarque, je ne dois m'occuper que de ce qui fait votre bonheur & sa véritable gloire. Me fixerois-je à ses qualités guerrières? Louis, belliqueux par nécessité, a toujours été véritablement pacifique. Envisagerois-je ses

E



triomphes ? Tout brillans que sont nos trophées, ils sont teints de notre sang ; Louis le regrette encore. Mon objet est de célébrer Louis, pacifique par choix ; c'est sous ce point de vûe que vous pouvez véritablement le reconnoître.

Deux morceaux du Discours feront connoître la maniere de l'Orateur. Les actions sont plus connues & plus sûrement célébrées que celles des hommes ordinaires ; celles-ci sont quelquefois imprudemment applaudies ; on ne les considère point de tous leurs côtés ; on développe les autres au contraire ; on n'échappe ni aux yeux des sujets, ni au jugement de l'univers.

Cependant, quelque éclatantes qu'elles soient, elles pourroient encore nous dérober un hommage peu mérité, si le principe n'en étoit aussi noble que leurs effets en sont brillans ; celles sur tout qui leur acquièrent le beau titre de Pacifique, doivent être recherchées jusques dans leurs sources.

Comme le plaisir cruel de ravager la terre, ou la funeste ambition de se faire redouter, pourroient exercer les qualités guerrières, lorsqu'on supposeroit que la noble émulation de soutenir des alliés ou de défendre ses propres droits, les auroit employées ; de même l'indolence & le goût

des plaisirs pourroient être le principe des vertus pacifiques ; l'inaction des voisins , ou leur impuissance , en faire toute la valeur , lorsqu'on se seroit persuadé que l'amour des peuples leur auroient donné naissance.

Il est heureux de pouvoir nous convaincre que si Louis est un Monarque pacifique , il l'est par choix. L'amour de la paix est en lui une vertu , & non une foiblesse ; il a conformé de bonne heure ses projets de gouvernement à la véritable idée d'un Roi ; il n'a fait la guerre que parce qu'il ne pouvoit se dispenser de l'entreprendre ; & au plus haut point de gloire que lui procuroient ses conquêtes , il s'est empressé de donner la paix à ses ennemis.

Louis s'est persuadé avec raison que les vertus pacifiques doivent avoir la préférence , qu'elles tiennent à juste titre le premier rang , que les qualités guerrières , dans les Souverains , sont nécessaires à la vérité , mais qu'elles ne sont pas ( malgré l'opinion qu'on a peut-être fait valoir trop souvent ) les vertus qui ont formé les premiers Rois.

Lorsque la loi du plus fort se faisoit seule entendre , lorsque les hommes vivoient dans l'habitude des rapines & des brigandages , qu'ils ne se rassemblaient que

pour combattre & pour détruire ceux que plus de foiblesse & moins d'intelligence leur soumettoient , ils choisissoient des chefs qui pussent mettre des regles dans leur cruelle bravoure , & de l'ordre dans leurs marches sanguinaires ; c'étoit les plus expérimentés d'entr'eux , c'est-à-dire les plus heureux coupables ; dociles à leur commandement , ils suivoient leurs plans , & reconnoissoient leur autorité ; mais c'étoit pour le tems qu'ils étoient armés : leurs expéditions étant achevées , leurs victoires complètes , ou leurs défaites décidées , les chefs rentroient dans la classe commune , & ils n'étoient plus distingués que par le souvenir de leurs succès ou de leurs malheurs. Si quelques-uns , séduits par l'ambition , ont voulu retenir cette autorité passagere , la perpétuer au-delà des combats ; s'ils ont voulu regner sur des hommes pacifiques , tout s'est élevé contr'eux ; ceux qui combattoient sous leurs ordres , les ont attaqués & combattus à leur tour ; de là l'origine des guerres des nations , des guerres civiles , & ces chefs n'ont réussi dans leurs ambitieuses entreprises , qu'à l'aide de la politique & de la tyrannie.

Mais lorsque les hommes dégoûtés de leur liberté , qui avoit dégénéré en licence & en barbarie , voulurent enfin

écouter la voix de la nature, & vivre en société, ils remirent leurs prérogatives naturelles entre les mains d'un pere, d'un ami, qui pouvoit les aider de ses conseils, les défendre dans le besoin, les protéger, les aimer; ce fut moins un législateur qu'un sage interprete des loix que la nature avoit gravée dans leur cœur. Ils sçavoient alors qu'ils se donnoient un maître, mais dont l'autorité ne pouvoit avoir pour objet que la félicité de ceux sur lesquels on l'exerçoit. Voulant être heureux, ils chercherent sur tout des vertus dans les hommes qu'ils placerent à leur tête. Et quelles vertus ! les plus opposées, sans doute, à la férocité, celles qui font le bonheur de l'humanité. Les qualités guerrieres ont fait les premiers Capitaines & les premiers Chefs; les vertus pacifiques ont fait les premiers Rois.

Quel Souverain a jamais été plus touché de celle-ci ? quel Souverain en a mieux connu tout le prix que Louis le Bien-aimé ? Pour les exercer plus sûrement, il avoit fait choix d'un Ministre, qu'on pouvoit appeller l'homme de la paix.

.....  
 .....  
 .....  
 Louis découvre dans le fond des Pro-

vinces , des hommes pour lesquels une illustre naissance est un pesant fardeau , dont les services passés forment la disgrâce présente , parce que l'état le plus florissant ne peut tout récompenser. Louis pénètre jusques dans ces familles , qui , sous ses prédécesseurs , avoient acquis sur le Royaume des droits incontestables de reconnaissance : il y compte des enfans que la valeur désintéressée de leurs auteurs a rendu malheureux , qui n'ayant d'autres biens que leurs titres , sont oublier à force d'indigence , qu'ils les possèdent , & qui sont peut-être eux-mêmes sur le point de ne s'en plus souvenir. Louis les enleve à leur calamité , il en devient le pere ; cinq cent seront élevés par ses soins & sous ses yeux ; une noble éducation leur sera donnée ; on suivra leur fortune : Louis se charge de tout , il les remet dans leur place ; ce que leurs ancêtres avoient consacré à l'Etat leur sera rendu par l'Etat même ; l'équité du Monarque en a tracé le projet , sa magnificence fera les frais de l'exécution.

Il y a dans ce Panégyrique des choses bien pensées & bien rendues. L'Auteur a de la chaleur , & il dit des choses très-vraies , avec un ton de vérité qui entraîne.

• L'USAGE & les fins de la Prophétie

dans les divers âges du monde, en six Discours, prononcés à Londres, dans l'Eglise du Temple, auxquels on a joint cinq dissertations : 1°. sur la canonicité de la seconde Epître de S. Pierre. 2°. Sur les idées que les Juifs, avant Jesus-Christ, se faisoient des circonstances & des suites de la chute d'Adam. 3°. Sur la bénédiction donnée par Jacob à Juda. 4°. Sur l'entrée triomphante de Jesus-Christ dans Jérusalem. 5°. Supplément à la seconde dissertation ; ouvrage publié à la réquisition des deux honorables sociétés du Temple. Par M. Scherlock, Evêque de Londres ; traduit de l'Anglois par Abraham Lemoine, Chapelain de Mylord Duc de Portland. Nouvelle édition, corrigée & considérablement augmentée par l'Auteur. *A Paris*, chez Tiliard, Quai des Augustins, 1754, in-12. 2 vol. Prix cinq livres reliés.

Il parut en 1724, à Londres, un ouvrage dont le but étoit de prouver que les Prophéties de l'Ancien Testament étoient la première & la plus forte preuve que nous ayons de la vérité de l'Evangile, & que le sens de ces Prophéties est si obscur & si incertain, qu'elles ne prouvent rien, ou qu'elles ne prouvent qu'à des gens prêts à tout recevoir sans examen. Ce Livre, composé dans le dessein formel de sapper les